

## GRIGNON-POETE

Ecoutez ce que Jean-Luc Nancy a écrit de la poésie ...Et vous me direz si vous n'entendez pas ce qu'Olivier Grignon disait de la psychanalyse !

*« La poésie est par essence plus, et autre chose que la poésie même. Ou bien la poésie même peut fort bien se trouver là où il n'y a même pas de poésie. Elle peut même être le contraire et le refus de la poésie, et de toute poésie. La poésie ne coïncide pas avec elle-même »*

*« Elle est accès au sens, mais l'accès au sens est difficile »*

*« Plus qu'un accès au sens, c'est un accès de sens »*

*« Lorsque l'accès a lieu, on sait qu'il avait toujours été là, et que de même il reviendra toujours »...*

Et puis enfin :

*« Poésie, c'est faire tout parler et disposer en retour « tout parler » dans les choses, lui-même comme une chose faite, et plus que parfaite »*

Oui, on dirait du Grignon, du « Grignon poète », on dirait Olivier Grignon parce c'était quelqu'un qui cherchait, et parvenait souvent, à faire que tout parle la psychanalyse et disposait en retour la psychanalyse dans ce qui parlait d'elle. Et dans ses exposés et dans son séminaire, il faisait aussi bien parler un article de Libé ou une remarque de Freud qu'une chanson de Bob Dylan ou une passe de corrida et ça donnait accès. Et même, comme le dit Nancy de la poésie, le « tout parler » qu'il visait et tenait comme exigible pour la psychanalyse devait être parfait, plus que parfait, et c'est pourquoi il rabotait, creusait, retournait, épurait les concepts et les idées « jusqu'au trognon », selon cette expression qu'il affectionnait et avait emprunté à Lacan...

Faire cela avait de grands effets sur ses auditeurs, cela « arrêta le feu », m'étais-je dit un jour, le comparant intérieurement à un de ces sourciers-rebouteux qui savent arrêter certaines douleurs. C'est ainsi qu'à l'écouter parler de théorie, à l'écouter travailler la théorie psychanalytique et découvrir toujours avec le même émerveillement comment la travaillait Freud ou Lacan,

nos maux de tête disparaissaient... « La psychanalyse, ça défatigue ! » avait-il coutume de dire, et il savait défatiguer nos esprits de trop de lectures, de trop de soirées à chercher à comprendre, de trop de soumission disciplinée à la psychanalyse au détriment de ce qu'on entend avec ses propres oreilles tout simplement. Olivier Grignon ne supportait pas que la liberté de penser prise et offerte par Freud et surtout par Lacan se soit transformée en épouvantable carcan théorico-psychologique sur-moïque et débile. Il cherchait toujours à s'en libérer lui-même autant qu'à nous en libérer. Il y avait là une sacrée leçon à retenir.

Olivier savait qu'il lui fallait combattre sans relâche la canaillerie, la tricherie et la forfaiture qui nous pendent au nez d'occuper cette place qui nous tend les bras, celle du « psychanalyste sachant la psychanalyse ». Et bien non ! Ça ne veut rien dire « psychanalyste » à ce compte-là ! Mais il en connaissait la tentation, et comme chacun d'entre nous, il y avait cédé sans doute plus d'une fois. Alors il n'y allait pas de main morte pour contrer cette pente, et par exemple dans l'extrait suivant où il s'en prend aussi poétiquement qu'efficacement à cette psychanalyse où l'interprétation est faite au nom du savoir (c'est dans une conférence de 1987 au Cercle, dans un dialogue avec J.-J. Blévis, et je crois que vous allez reconnaître sa façon de travailler dans la voix de Fabienne Ankaoua) :

*Je voudrais également vous faire part d'une note plus personnelle, ce qui serait mon enjeu dans le fait d'aborder les questions cliniques. C'est ce que je formulerai ainsi par l'exigence d'une clinique non pornographique. C'est une tâche absolument effrayante ; je ne sais pas comment c'est pour vous ; ça serait à ce titre important de confronter nos expériences. C'est toujours effrayant de constater comment cette pornographie nous regagne insidieusement, comme en témoigne la sorte de surprise que ça produit quand on en sort, quand ça se rappelle à nous –enfin en tous cas à moi – que nous en sortons. Et c'est donc une tâche, pour moi en tous cas, un enjeu important d'essayer de provoquer le sursaut qui peut m'aider à sortir de ce que j'appelle la clinique pornographique. Eh bien, qu'est ce que j'entends par clinique pornographique ? C'est un terme que j'ai emprunté à Godard et qui me semble particulièrement bienvenu pour illustrer ce que je réproûve : au fond, une clinique où l'interprétation est*

*effectuée au nom du savoir. C'est ça que j'appelle une clinique pornographique. Je vais vous lire ce passage de Godard où il parle de la pornographie. Il s'agit d'un entretien réalisé par Yvonne Baby, pour le journal Le Monde du 23 septembre 1975. Entretien réalisé à propos de son film « numéro deux ». On lui demande : « Comment communiquer ? » Godard répond : « la communication, c'est ce qui bouge. Quand ça ne bouge pas, c'est la pornographie. Une image ou un son bougent non parce que ça représente du mouvement, mais parce qu'avant ça, il y a quelque chose, et qu'après ça, il y a quelque chose » Et plus loin Godard dit : « ça bouge car il n'y a fixation ni sur le départ ni sur l'arrivée, mais seulement du mouvement, des rapports, des allées et venues. Il n'y a pas de sexe mais seulement de la sexualité. On peut enfin rendre compte de d'une difficulté dans un couple, non parce qu'on montre une femme et un homme, comme dans tous les films classiques pornographiques ou pas, mais parce que ce couple vit en symbiose avec d'autres couples tout aussi fondamentaux : le couple parents/enfants, petits/grands, jeunes femmes/vieilles femmes, usines/maisons. Ainsi, avec des moyens d'une simplicité infinie – par exemple une petite fille qui vous dit « est-ce que toutes les petites filles ont un trou ? » on peut inventer une réponse : « oui, c'est par là que sort la mémoire », et faire qu'un vieux osera se souvenir à voix haute des folles journées de l'Internationale Communiste, toutes pleines de désir et de sexualité non dite, de dépenses non comptabilisées. »*

*Cette exigibilité de l'invention, son tour immédiatement poétique sont au cœur de ce que je veux vous dire. Je trouve qu'il y a là, chez Godard, une illustration extrêmement juste de quelque chose que je ne sais pas si vous le ressentez ; il me semble que ça appelle vers quelque chose qui nous sort de cette sorte de pédagogie néo-psychanalytique écœurante, qui aurait tendance à tout le temps nous rattraper et qui aplatit les choses comme dans la chanson du parc de Saint-Cloud où les petites filles ont des petits trous parce que les petits garçons ont des petits bâtons. »*

Y-a-t-il plus parlant ? C'était comme ça qu'il enseignait...

Tout au long de ses exposés, l'une des interrogations récurrentes d'Olivier Grignon a donc porté sur la nature du savoir du psychanalyste, et sur la façon

d'en user. Mais, comme Olivier emportait toujours la psychanalyse là où il parlait, voilà qu'en interrogeant savamment la nature de son savoir, il l'affranchissait en même temps d'avoir été établi, et lui donnait une consistance disons « winnicottienne », celle d'un savoir à découvrir par chacun, un savoir qu'on crée en même temps qu'on le trouve et qui ne pré existe donc pas à l'expérience ... Ses auditeurs s'en trouvaient immédiatement plus libres ....d'être ce qu'ils étaient, psychanalyste peut-être, pour leurs patients. Dans une autre conférence du même recueil, voilà ce qu'il avançait toujours à sa façon :

*« Ce savoir là (il parlait précédemment du savoir inconscient du psychanalyste), c'est une chose, mais ce dont je veux vous parler, c'est encore d'autre chose. Il me semble incontestable que l'intervention de l'analyste, que ses interventions ne sont des interprétations qu'à témoigner d'un savoir tout à fait complexe où prend part quelque chose comme – et c'est là où le mot m'effraie – comme de la sagesse. [...] un savoir qui se manifeste comme un savoir sur les choses humaines. »[...]*

*« J'aurais pu vous dire ceci sans parler de savoir sur les choses humaines. J'aurais pu vous en parler en termes de désir du psychanalyste, qui est la façon officielle d'en parler. Mais ça me semble insuffisant. Ça me semble trop résumer les choses de poser comme ça que l'énonciation, en tant qu'elle incarne le désir du psychanalyste, est la réplique au manque dans l'Autre – c'est-à-dire à ce manque de signifiant premier dont aucun savoir ne peut résulter. Evidemment ça dit la même chose que ce que je dis, mais ça laisse absolument entière la question de l'énonciation. Alors, une énonciation en vaut-elle une autre ? Toutes les énonciations de l'analyste sont-elles des énonciations d'analyste ? A chaque fois que l'analyste fait des énonciations, est-ce encore de l'éthique analytique ? Non. Alors c'est une solution certainement très élégante de résumer cela en terme de désir du psychanalyste, mais ça ne me paraît pas suffisant. Si tant est que la question que je pose a un sens et qu'elle mérite d'être éclairée comme je le fais – ce que je crois parce qu'il s'agit en quelque sorte des responsabilités cliniques de l'analyste – je vous propose en toute première approche de définir ce savoir là tout simplement, si j'ose dire, comme le nouage même de l'analyste au symbolique lui-même, c'est-à-dire son type de*

*repérage quant aux exigences de l'échange symbolique – ce qui j'en ai hélas conscience, est à peine moins obscur que ce que je tentais d'éclairer-, puisque c'est un savoir qui n'a pas de contenu, qui est comme tissé à la personne de l'analyste et qui ne justifie d'aucune technique. «*

Je n'ai rien à ajouter, nous voilà pleinement responsable de notre acte lorsque nous nous proposons comme psychanalyste à quelqu'un....

A la toute fin du texte que je citais en ouverture et qui s'appelle « Résistance de la poésie », J.-L. Nancy s'était lui aussi approché du terrain de l'éthique et je crois que sa façon radicale d'en parler aurait convenu au « Grignon-parlant-de-psychanalyse » que nous tentons de vous faire entendre :

*« Qu'on ne nous parle plus d'éthique ou d'esthétique de la poésie. C'est bien en amont, dans leur plus que parfait immémorial que se tient le fait noté « poésie ». Il se tient tapi comme une bête, bandé comme un ressort, et aussi en acte, déjà »*

Je crois qu'Olivier avait ce même rapport avec la psychanalyse même s'il invoquait fréquemment, trop souvent à mon avis, ces notions d'éthique et d'esthétique qui alourdissent souvent inutilement la pensée et en plombent la vivacité (et je ne suis même pas sûr qu'il s'en souciait véritablement.

Non, je crois plutôt qu'il aurait pu dire avec force du « fait noté psychanalyse » qu'il n'a rien d'un savoir d'où se déduirait je ne sais quelle exigence éthique ou esthétique spécifiques mais qu'il se tient effectivement bien en amont « tapi comme une bête, bandé comme un ressort et aussi en acte, déjà ». Voilà des mots qui conviennent bien à la façon qu'il avait de parler et de faire la psychanalyse.

Thierry de Rochegonde, Fabienne Ankaoua, 13 mai 2017